

Où est le pouvoir ?

Trois jours de partage et de débats avec des intellectuels et des écrivains. Des rencontres dont Bruno Latour prononcera, le 13 novembre, la leçon inaugurale

BRUNO LATOUR
sociologue et philosophe

La plupart du temps, quand on parle en termes de pouvoir, on ne parle pas des compétences, des savoir-faire ou des possibilités que l'on possède. Si vous savez grimper à mains nues sur une falaise, réviser un examen pendant trois jours sans dormir, cuire une tarte aux pommes ou improviser à la guitare, l'idée ne vous viendrait pas de dire que vous exercez un pouvoir. Vous savez y faire. Voilà tout.

Il me semble que vous ne commencez à parler en termes de pouvoir que si l'on vous empêche d'accomplir quelque chose que vous voulez et savez faire. L'accès à la falaise vous est interdit par un arrêté du maire; les professeurs vous ont donné trop de leçons à réviser; la famille vous a chassé de la cuisine; les voisins se sont plaints de votre orchestre.

Quand on parle en termes de pouvoir, c'est toujours parce qu'une force quelconque a détourné ce qui, sans elle, aurait pu réussir. Une forme d'injustice a été commise. Autrement dit, le pouvoir est toujours ce qu'on dénonce, ce contre quoi on se prépare à réagir, quitte ensuite à s'accommoder, à s'arranger ou à changer ses plans. Et cette force est toujours humaine: elle aurait dû, elle aurait pu se comporter autrement. Vous ne direz pas de la falaise qu'elle exerce injustement son pouvoir contre vous. Ou alors c'est

que vous la traitez comme une personne.

Le problème, c'est que le pouvoir peut se retrouver partout. On le repère clairement quand un gouvernement dresse une frontière en barbelés pour empêcher des réfugiés de traverser son pays. On le découvre trop tardivement quand on s'aperçoit que des informaticiens ont accepté d'écrire des lignes de code pour falsifier le bilan énergétique d'une voiture diesel. On risque de ne pas le voir du tout quand on règle innocemment son téléphone portable pour qu'il déclare sa position au mètre près à toute la terre. Et on ne le voit pas du tout quand on parle, sans y penser, de « migrants » au lieu de « réfugiés ».

Plus le pouvoir est insidieux, plus le soupçon augmente. Un simple changement de mot par un habile communicant peut exercer un immense pouvoir. On doit à l'astucieux Franz Luntz le terme de « changement climatique »

pour remplacer avec succès « réchauffement global » dans les discours de la droite américaine, la première expression autorisant à ne rien faire ceux que la seconde poussait à l'action.

Un sentiment d'impuissance

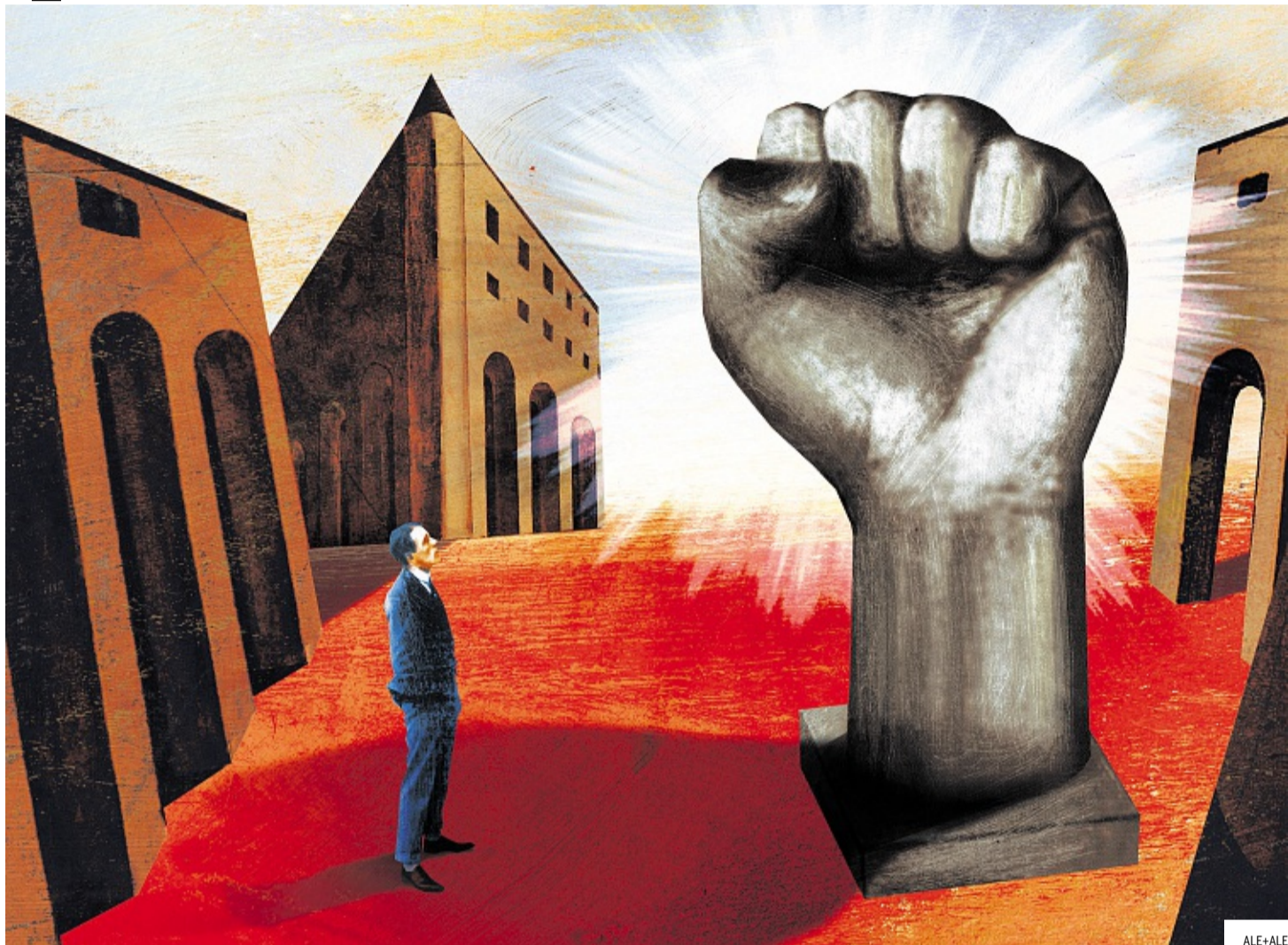
De même, chacun sait qu'il faut se méfier des clauses d'un contrat écrites en petits caractères. Plus les termes en sont obscurs, plus se cachent des décisions qui réorganisent les choses au profit d'une partie et aux dépens d'une autre. C'est au cœur des discussions techniques que se décident subrepticement d'immenses choix de société – c'est aussi là que les lobbys exercent la plus grande vigilance. Une minuscule variation dans la taxation de l'essence vis-à-vis du diesel, et la santé des enfants des villes s'en trouve aussitôt modifiée. Une seule ligne d'un décret peut transformer la vie de toute une profession. S'il est facile de

dénoncer le pouvoir quand il est exercé au grand jour, il faut pour le repérer dans ses recoins les plus obscurs procéder à une enquête.

Et c'est là que les choses se compliquent: le soupçon peut s'étendre plus vite que les preuves, auquel cas on devient paranoïaque – les théories du complot ne sont pas loin; mais, inversement, l'absence de preuve peut assoupir la méfiance: on se met à croire qu'il n'y a rien d'anormal – « c'est la nécessité, les choses sont comme ça »; alors la complaisance commence et, avec elle, l'inertie. Dans le premier cas on se méfie trop, dans le second pas assez.

Mais il y a une autre possibilité: la capacité à dénoncer le pouvoir peut engendrer un sentiment d'impuissance, surtout si, justement, le pouvoir est partout. Il peut même se produire un renversement

LIRE LA SUITE PAGE 2



13-14-15
NOVEMBRE

14
Quatre pages autour du thème du Forum, le pouvoir

► **Contributions**
Nathalie Heinrich, Jul

► **Entretien**
avec Mathieu Potte-Bonneville

► **Parutions**

► **Programme**
Tout savoir sur le Forum

ET AUSSI

517
► **Littérature**
Raymond Guérin, Pierre Senges, Owen Sheers, Darragh McKeon

6
► **Histoire d'un livre**
La Transparence et le reflet, de Serge Bramly

8
► **Biographies**
Robert Musil, Ronald Reagan...

9
► **Mots de passe**
Le nécessaire de Ian McEwan



10
► **Le feuilleton**
Eric Chevillard est soulevé par la rage qui habite Pierre Lafargue

12
► **Rencontre**
Atiq Rahimi, fait par l'exil

PRIÈRE D'INSÉRER

JEAN BIRNBAUM

Le pouvoir, ce « lieu vide »

La dernière, en conclusion du 26^e Forum Philo *Le Monde* Le Mans consacré à la « promesse », l'ancien ministre Vincent Peillon, qui enseigne désormais la philosophie à Neuchâtel, en Suisse, avait souligné un paradoxe. Les femmes et les hommes de pouvoir, avait-il ironisé, sont sans cesse le réceptacle d'une demande impossible: tout se passe comme si les citoyens exigeaient d'eux qu'ils fassent des promesses dont tout le monde sait parfaitement qu'elles

ne pourront être tenues...

D'une certaine manière, le 27^e Forum Philo prolongera ce paradoxe d'une exigence à la fois impérieuse et impossible, en posant la question « Où est le pouvoir ? ». Dans nos démocraties contemporaines, en effet, le pouvoir passe souvent pour être introuvable, et les gouvernants se voient régulièrement soupçonnés de n'être que les pantins des « vrais » puissants, les marionnettes de forces situées en dehors de tout contrôle populaire. En même temps, chacun a plus

ou moins conscience que le propre de la démocratie, c'est de faire en sorte que le pouvoir soit partout et nulle part, qu'on ne puisse mettre la main dessus, qu'il n'appartienne à personne, et surtout pas à ceux qui l'exercent, bref qu'il soit ce que le regretté Claude Lefort (1924-2010) nommait un « lieu vide ». Dans son remarquable recueil de textes intitulé *Essais sur le politique* (Seuil, 1986), le philosophe écrivait: « La démocratie moderne est le seul régime à signifier l'écart du symbolique et du réel avec la

notion d'un pouvoir dont nul, prince ou petit nombre, ne saurait s'emparer; là où se profile un lieu vide, il n'y a pas de conjonction possible entre le pouvoir, la loi et le savoir (...); l'être du social se dérobe ou, à mieux dire, se donne dans la forme d'un questionnement interminable. »

Parce qu'il n'est jamais là où l'on croit, le pouvoir déçoit forcément. Mais pour demeurer démocratique, il lui faut échapper à tous... Ce paradoxe concentre beaucoup de questions qui enflamment nos débats politiques

les plus contemporains. Il nourrira aussi les réflexions d'un forum qui sera ouvert par le sociologue Bruno Latour et qui se conclura par un entretien avec la garde des sceaux, Christiane Taubira. Entre-temps, des auteurs de diverses générations, philosophes, sociologues, ethnologues, juristes, journalistes et écrivains auront échangé ensemble et dialogué avec un large public, dans la tradition de pédagogie et de partage qui anime cette manifestation depuis bientôt trois décennies. ■

SUITE DE LA PAGE 1

imprévu: ce qui a été dénoncé comme un pouvoir injustement exercé prend les couleurs de la nécessité inéluctable. Le rapport des forces est tellement asymétrique que vous en êtes d'avance écrasé. Qui se sent capable d'agir devant l'ampleur des désastres que les Etats réunis pour la conférence de Paris, en décembre, se préparent à aborder? Vous voilà de nouveau devant une falaise à pic à laquelle vous vous sentez incapable de rien changer.

C'est là qu'il faut ajouter autre chose à l'enquête pour empêcher que la détection du pouvoir ne dégénère en désespoir. Une fois que vous avez repéré un pouvoir, ou que quelqu'un vous a aidé à le dénoncer, encore faut-il que l'on vous rende capable d'y pouvoir quelque chose. Il faut que vous puissiez contre-attaquer, résister, modifier, arranger, accommoder, acquiescer peut-être, en tout cas réagir (ce que désigne le terme anglais *empowerment*). Sans cela vous allez vous sentir pieds et poings liés. Et là ni l'enquête ni le soupçon ne suffisent. C'est à la politique de prendre le relais.

Nouveaux moyens de réagir

Encore faut-il s'entendre sur ce que la politique peut faire: si c'est pour dénoncer sans dessiner un chemin qui permette de réagir, la politique devient une leçon de frustration et d'impuissance. Rien n'est plus décourageant que de clamer contre un scandale auquel on a le sentiment de ne rien pouvoir faire. D'acteur on devient spectateur d'abord indigné, puis passif, bientôt complice. A l'enquête sur ce qui est injuste doit donc s'adjoindre une recherche sur de nouveaux moyens de réagir.

Je voudrais proposer une règle de vie assez simple pour ceux qui ont l'habitude de parler en termes de pouvoir. Il ne faut dénoncer le pouvoir que si cette dénonciation donne du pouvoir à ceux à qui on s'adresse. Il est inutile de le dénoncer si c'est pour offrir une leçon d'impuissance.

Au bilan, il me semble qu'il faut se méfier du pouvoir en deux sens distincts. Se méfier au sens ordinaire de l'exercice du pouvoir, mais aussi, en un deuxième sens, en se méfiant de l'usage inconsidéré de la notion d'un pouvoir que l'on dénoncerait sans offrir un chemin praticable qui permettrait de réagir. Décrivez la falaise, oui, mais désignez les prises qui permettent d'y grimper. ■

Bruno Latour

Dernier ouvrage paru: *Face à Gaïa, La Découverte, 2015* (lire « Le Monde des livres » du 30 octobre).

Il s'agit de ne pas céder au délire conspirationniste. Le chercheur s'interrogeant sur la notion de pouvoir devra d'abord repérer les impensés qui l'accompagnent

Comment sont les pouvoirs?

NATHALIE HEINICH
sociologue

Il y a quelques mois, j'ai été interviewée par une journaliste qui enquêtait sur le conspirationnisme, cette épidémie de théories du complot dont Internet est le bouillon de culture. Après quelques interrogations sur le comment et le pourquoi vint la question finale: «*Quels sont les intérêts financiers à développer des thèses conspirationnistes? Qui finance les conspirationnistes? Quels sont les grands groupes qui sont derrière ces théoriciens?*» Autrement dit: où est le pouvoir de faire croire aux complots?

Ainsi l'enquêtrice dévoilait-elle ingénument le fondement de son intérêt pour le phénomène qu'elle croyait étudier: elle était elle-même victime de l'épidémie, persuadée que le phénomène en question ne pouvait être qu'une invention diabolique fomentée par des puissances occultes, intéressées et malfaisantes. D'où sa question: où se dissimule le pouvoir de faire croire aux naïfs que la réalité n'est pas celle qu'ils croient?

Certes, se demander «où est le pouvoir?» ne signifie pas céder au délire complotiste, et la question peut être légitime, à condition d'être bien posée. Mais cette forme caricaturale de pensée critique qu'est le conspirationnisme doit nous inciter à nous méfier des impensés que peut recouvrir la question du pouvoir, y compris pour les esprits les mieux intentionnés; et à prendre garde à ce que

Nathalie Heinich est au Forum le vendredi 13 à 15 h 30



ALE-ALE

Il existe de mauvais usages du pouvoir, qu'il est important de traquer

la réflexion du chercheur, au lieu d'apporter des clarifications, ne crée un aveuglement supplémentaire.

Avant, donc, de se précipiter pour tenter d'expliquer où est le pouvoir, le chercheur doit s'interroger sur la connotation critique de la question posée, qui sous-entend que le pouvoir en tant que tel serait à dénoncer, quelles que soient sa nature et la façon dont il s'exerce. Certes, il existe de mauvais usages du pouvoir, qu'il est important de traquer; c'est même une obligation citoyenne. Mais le chercheur n'est pas rémunéré par la collectivité pour être un militant: il est payé pour être un producteur et

un transmetteur de savoir, de connaissances, d'intelligibilité. Or la méfiance et la critique érigées en postures de principe sont devenues aujourd'hui des obstacles plutôt que des aides à la pensée, comme le prouve chaque jour l'affligeante épidémie de conspirationnisme.

C'est pourquoi mieux vaut commencer par s'interroger sur les termes mêmes dans lesquels on pense la question «où est le pouvoir?»: sur les impensés du «où», lorsqu'il repose sur l'hypothèse de l'invisibilité; sur les impensés du «le», qui tend à personnifier une notion, telle celle de pouvoir, lorsqu'elle est déclinée au singulier; et sur les impensés de ce mot même de «pouvoir», lorsque c'est lui qui est choisi plutôt que d'autres formes d'action sur le monde. Dès lors la question pourra se déplacer sur les façons dont s'exercent les différents pouvoirs: non plus «où est le pouvoir?», mais plutôt «comment sont les pouvoirs?». Et le journaliste, le militant, le citoyen – y compris le militant et le citoyen qui veillent en chaque chercheur – pourront s'en emparer pour exercer, à bon escient, leur droit de regard. ■

Une sociologue au cube



Nathalie Heinich LA SOCIOLOGIE À L'ÉPREUVE DE L'ART

LES ENTRETIENS que Nathalie Heinich a accordés à Julien Ténédos, en 2006 et 2007, sont republiés aujourd'hui dans une version remaniée

et actualisée. La sociologue s'y livre à un exercice périlleux de récit biographique que peu, dans sa génération, ont déjà entrepris. On peut s'y plonger pour mieux connaître les travaux qu'elle a consacrés à l'art, au statut de l'artiste et aux polémiques que cette activité humaine déclenche régulièrement. On peut aussi y chercher une forme de discours de la méthode sociologique, attentive aux catégories par lesquelles les individus définissent leur situation plus qu'aux individus eux-mêmes ou à

la «société», et empruntant principalement à Erving Goffman et à Norbert Elias (auquel Heinich consacre parallèlement un essai intéressant: *Dans la pensée de Norbert Elias*, CNRS Editions, 160 p., 20 €).

Mais si l'on suit la sociologue elle-même dans son goût pour les anecdotes «au carré», on privilégiera une troisième lecture. Ce sont les configurations historiques dans lesquelles cette fausse ingénue s'est trouvée projetée depuis son entrée en sociologie, chez Pierre Bourdieu dans les années 1970, qui retiennent finalement l'attention. Au-delà du «cas» Heinich, c'est une histoire de la sociologie française contemporaine que ces entretiens contribuent en effet à faire connaître. ■ GILLES BASTIN

LA SOCIOLOGIE À L'ÉPREUVE DE L'ART. ENTRETIENS AVEC JULIEN TÉNÉDOS, de Nathalie Heinich, Les Impressions nouvelles, 212 p., 20 €.

L'arme du faible

Face à la violence d'une situation, face à plus puissant que soi, que faire sinon provoquer le rire – grâce au pouvoir du dessin d'humour?

JUL
dessinateur

La question du pouvoir est intrinsèquement liée à celle du dessin d'humour: la mise à distance d'une forme de réel, la remise en question du discours dominant et le décalage qu'implique cette pratique sont déjà un rapport de force. Face à la violence d'une situation, face à plus puissant que soi, provoquer le rire est l'arme du faible. L'expérience fondatrice reste celle que, en tant qu'élève, j'ai éprouvée dès mon plus jeune âge. Au collège, en croquant les profs dans leurs ridicules pendant les cours, il suffisait de leur présenter ces caricatures après la séance pour les trouver piégés. Coincés entre la

blessure d'amour-propre que pouvaient représenter ces dessins souvent cruels et la nécessité de conserver une popularité auprès de la classe, ils finissaient toujours, même au prix de gros efforts narcissiques, par se ranger du côté des rieurs.

C'est ce même schéma que l'on retrouve dans le personnel politique français aujourd'hui, lorsque de féroces caricatures les couvrent de honte: il sera toujours cent fois plus profitable de se montrer complaisant que de prendre la mouche. C'est la chance de travailler dans le cadre d'une démocratie. Les plaisantins nord-coréens ont rarement l'occasion de partager leur expérience avec autrui.

Pour soi-même en tant qu'auteur, et pour tous les lecteurs qui sont en quelque sorte «vengés» par l'insolence du dessin, il y a un triomphe – momentané – de la liberté. Aussi, il n'est pas étonnant que le pouvoir soit un thème de prédilection dans mes albums de bande dessinée et mes dessins animés. La série «Silex and the City» (Dargaud, 2009-2015), qui

oppose un miroir «paléolithique de potille» à notre société ultra-compétitive, consumériste à la folie, brutale et

conformiste, en est l'exemple-type. Les Dotcom, famille d'*Homo sapiens* moyens, sont regardés de haut par Rahan

de la Pétaudière, «aristo-sapiens» héritier d'EDF («Energie du feu»). Les élèves du collège Françoise Dolto classé en ZEP («Zone d'évolution prioritaire»), qu'ils soient hominidés, primates ou même amphibiens, sont dominés par leurs professeurs, et exercent les uns envers les autres un darwinisme social exacerbé.

Dans les deux albums de *La Planète des sages* (Dargaud, 2011 et 2015), le thème du pouvoir est l'un des grands leitmotivs. Le Foucault de *Surveiller et punir* qui devient baby-sitter, la station de sports d'hiver où «les Bronzés font du Chomsky», Camus écrasant Sartre, ou encore Montesquieu se lançant dans les comics américains en inventant la «théorie de la séparation des superpouvoirs»: dans ces «encyclopédies des philosophes et des philosophies», les grands théoriciens de cette question à la fois sociale et morale sont mis à l'épreuve de leurs propres théories. ■

L'encyclopédie loufoque de la pensée



DEPUIS les Monty Python et leur fameux match de foot opposant deux équipes de philosophes – allemands d'un côté, grecs de l'autre –, on sait que les penseurs et autres métaphysiciens détiennent un potentiel humoristique insoupçonné. Le dessinateur Jul et le philosophe Charles Pépin nous le rappellent à travers cette suite à *La Planète des Sages* (2011), leur encyclopédie loufoque de la pensée. Ici sont

campés Cioran sous les traits d'un SDF venu de Roumanie, Maurice Merleau-Ponty en patron de discothèque et Michel Serres en joueur compulsif de «Gandhi Crush». Les calembours acérés de Jul et les notices non académiques de Pépin dialoguent avec jubilation dans ce panthéon saugrenu qu'on lira aussi comme un ouvrage de vulgarisation. ■ FRÉDÉRIC POTET

LA PLANÈTE DES SAGES 2. NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE MONDIALE DES PHILOSOPHES ET DES PHILOSOPHIES, de Jul et Charles Pépin, Dargaud, 120 p., 20 € (en librairie le 13 novembre).

Le philosophe Mathieu Potte-Bonneville décrypte les luttes de pouvoir au cœur de la populaire série américaine d'heroic fantasy Pourquoi « Game of Thrones » règne

ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR JULIE CLARIN

Spécialiste de l'œuvre de Michel Foucault, le philosophe Mathieu Potte-Bonneville a dirigé un ouvrage collectif, *Game of Thrones. Série noire* (Les Prairies ordinaires, 2015). Consacré à la série télévisée américaine inspirée des romans de George R. R. Martin, l'ouvrage tente d'éclaircir, à partir de la philosophie ou des sciences humaines, les raisons de son succès.

Si l'on devait répondre à la question « Où est le pouvoir ? », à partir de « Game of Thrones » (ou « GOT »), que dirait-on ? Dans votre essai, vous suggérez que le monde représenté dans la série trouble la logique traditionnelle de la souveraineté...

La question « où » se pose d'autant plus que la série, même si elle s'inspire d'épisodes historiques (de la guerre des Deux-Roses aux *Rois maudits*, de Maurice Druon, en passant par le limes romain séparant le monde civilisé des féroces peuples combattants), se donne avant tout comme une rêverie géographique. « GOT », dont le générique survole une carte, est l'épopée d'un monde devenu multipolaire, et même si elle semble s'organiser autour d'un lieu central (le Trône de fer que tous cherchent à conquérir), c'est à un émiettement des forces et des lieux du pouvoir que nous assistons. Du pouvoir, il y en a partout : pas une conversation qui ne soit traversée d'enjeux stratégiques, pas un personnage qui n'ait son agenda politique. Mais le pouvoir, lui, n'est nulle part : l'unité du royaume a éclaté, les formes juridiques sont devenues sans force et ceux qui croient encore que la parole royale fait autorité se leurrent (lorsque Ned Stark invoque la mission que lui avait confiée le souverain avant sa mort, il se fait couper la tête illico). De plus, aucun des prétendants au trône ne peut prétendre réunifier le territoire à lui seul, sans passer des alliances qui sont autant de risques de trahison : la lutte pour le pouvoir est une expérience de l'impuissance. D'autant que, perdues dans leurs rivalités, ces grandes familles ne voient pas venir un hiver millénaire et hanté : à notre époque d'urgence climatique, l'avertissement est assez clair...

Mathieu Potte-Bonneville est au Forum le samedi 14 à 15 h 30



Selon vous, la question qui est posée par la saga est non celle de la conquête du pouvoir, mais celle de sa conservation. En cela, il y a une parenté évidente avec la pensée de Machiavel...

Dans la saison 5 de la série, une scène dit précisément cela : le nain Tyrion (ce génie stratégique qui échoue à être pris au sérieux, en qui je serais tenté de voir un avatar de Nicolas Machiavel lui-même) explique à la belle Daenerys qu'une chose est de conquérir, autre chose de gouverner, et que, contrairement à ce que disent les contes de fées, les problèmes ne cessent nullement avec l'accès au pouvoir royal. La reine le sait d'ailleurs pertinemment : elle est passée du statut de libératrice marchant de ville en ville à celui de gouvernante contrainte de demeurer assise pour écouter les plaintes de ses sujets et incapable de remédier à la faillite économique des cités qu'elle a affranchies. Comment, sitôt que l'on gouverne, ne pas perdre l'élan qui vous a porté au pouvoir ? Sur cette question, les fictions venues des Etats-

Unis ont changé de ton depuis dix ou quinze ans : des séries télévisées comme « A la Maison Blanche » ou « 24 heures chrono » pouvaient encore donner à l'exercice du pouvoir suprême une dimension presque mythologique : dans des genres très différents, elles brosaient des portraits de présidents sauvant l'honneur ou sauvant le monde. Les séries d'aujourd'hui émettent plutôt des doutes quant à la capacité des gouvernants de se sauver eux-mêmes, de n'être pas instantanément broyés par l'immobilité qui les saisit lorsqu'ils arrivent aux affaires : Joffrey Lannister meurt empoisonné le jour de ses noces, comme dans « Show Me a Hero », série récente signée du réalisateur de « Sur écoute », et dont le style documentaire semble pourtant aux antipodes de « GOT », le jeune maire d'une petite ville de la banlieue de New York paie toute sa vie d'avoir essayé de réformer le logement social... Difficile de ne pas voir dans tout cela un écho des doutes américains sur ce qui reste du « Yes, we can » après deux mandats de Barack Obama.

Que vous inspire le fait que l'Espagnol Pablo Iglesias et d'autres intellectuels proches ou membres du parti Podemos aient signé un livre collectif ayant pour ambition de tirer « les leçons politiques » de la série (lire ci-contre) ?

J'y verrais une manière de poser autrement la question du *storytelling*. Dans un essai passionnant, *Mythocratie* (Amsterdam, 2010), le théoricien Yves Citton soulignait qu'il ne suffit pas de démythifier la manière dont les gouvernants d'aujourd'hui « mettent en récit » leurs actions : encore faut-il savoir avec quelles histoires nos élans collectifs peuvent se soutenir, sans pour autant se trouver leurrés. Une fois reconnue la réalité crue du pouvoir, comment redonner souffle et horizon à l'action politique ? Or « GOT » effectue justement ce double mouvement-là : d'un côté, la série (et les livres sur lesquels elle s'appuie, assez corrosifs dans leur genre) décape les oripeaux du conte, pour dévoiler les cruautés et les ruses de l'exercice du pouvoir ; mais d'un autre côté, elle met en scène des personnages qui tentent de faire triompher non seulement leurs armées, mais les récits propres à justifier leur hégémonie : l'une se dit « mère des dragons » et libératrice, l'autre seul légitime, car frère du roi défunt, etc. C'est bien la difficulté politique d'aujourd'hui : dans un monde que les « grands récits » progressistes ou révolutionnaires ont déserté, comment être à la fois sans illusion et porteurs d'une ambition plus haute que soi-même ? ■

« GOT » expliqué par Podemos



Avec ses dizaines de millions de téléspectateurs et de téléchargements illégaux, « Game of Thrones » est la série télévisée des records. Plus qu'un divertissement pour amateurs d'heroic fantasy, elle est un phénomène. Les dirigeants du

parti de gauche espagnol Podemos l'ont bien compris, qui prennent la série comme point de départ d'une réflexion sur la conquête et l'exercice du pouvoir. « Compte tenu de sa popularité et de son retentissement, les leçons de politique qu'elle délivre pourraient bien avoir plus d'impact sur nos sociétés que n'importe quel cours ou livre de sciences politiques » : ainsi Podemos tend-il l'oreille à la voix du peuple qui plébiscite « GOT ».

Signés Pablo Iglesias, secrétaire général du parti, mais aussi d'intellectuels proches de la formation, les articles discutent les notions de légalité et de légitimité, l'articulation entre guerre et politique. L'unité menacée des sept royaumes, les batailles de clan pour conquérir le Trône de fer et les stratégies déployées offrent un terrain conceptuel privilégié. Les philosophes Carl Schmitt, Nicolas Machiavel ou Antonio Gramsci sont convoqués pour éclairer, entre autres, la progression de la reine Daenerys Targaryen. Issue d'une lignée royale déchue, d'abord à la merci de son frère,

puis de son mari, elle reconquiert pouvoir et légitimité. Epaulée par ses dragons, elle libère les esclaves de leurs chaînes pour en faire son armée. Ce projet politique de justice, elle se donne les moyens (militaires, matériels) de le mettre à exécution. Elle parvient à transformer son pouvoir effectif en « hégémonie », c'est-à-dire en une « direction intellectuelle et morale » qui entraîne l'adhésion des foules.

« Winter is coming » (« l'hiver arrive »), répètent les protagonistes de la série. Pour nous la crise est déjà là, note Iglesias. Il n'est plus temps de s'y préparer mais de l'affronter, les forces en présence se résumant à, d'un côté, « les forts », que leur puissance privée arme contre le chaos, et de l'autre « les faibles », dépendants de la puissance publique. Reste donc à définir de quel côté se range cette dernière. Quand, en France, hommes et femmes politiques défendent encore à la première personne du singulier leurs programmes respectifs, Podemos (« Nous pouvons ») démontre au moins, en choisissant de composer un ouvrage collectif, la cohérence d'un nom avec la mise en œuvre d'idées et de projets. ■ VICTORINE DE OLIVEIRA

PODEMOS. LES LEÇONS POLITIQUES DE « GAME OF THRONES » (Ganar O Morir. Lecciones políticas en « Juego de tronos »), de Pablo Iglesias, traduit de l'espagnol par Tatiana Jarzabek, Post-éditions, 304 p., 21 €.

Vient de paraître

Les actes du 26^e Forum, « Qui tient promesse ? »

Il faut promesse tenir. Il faut aussi promettre pour tenir. L'ouverture de la COP21 à Paris, à la fin du mois de novembre, et la difficulté des Etats à formuler ne serait-ce que de simples engagements (non contraignants) donnent un nouveau relief au thème qui était au cœur du 26^e Forum Philo Le Monde Le Mans. Les 14, 15 et 16 novembre 2014, en effet, des philosophes (comme Monique Dixsaut, Alain Boyer, Michela Mazano ou Jean-Luc Marion), des sociologues (comme Philippe Corcuff ou Arnaud Esquerre), des historiens (comme Hervé Guillemain), des économistes (comme André Orléan) ou des écrivains (comme Véronique Ovaldé), et bien d'autres spécialistes encore, ont réfléchi, en public et avec le public, à cette notion de promesse, parole qui ouvre l'horizon et fonde la possibilité d'un avenir. « Pouvons-nous, et surtout devons-nous, compter encore sur la promesse dans une humanité dont il faut admettre qu'elle excède démesurément tout sens et toute vérité ? », s'interrogeait Jean-Luc Nancy en ouverture du colloque. Dans les Actes aujourd'hui publiés, les pistes de réponse abondent. ■

Qui tient promesse ?



► **Qui tient promesse ?**, sous la direction de Jean Birnbaum, Folio, « Essais », inédit, 192 p., 6,40 €.

Sans oublier

Exemplaires luttes anglaises

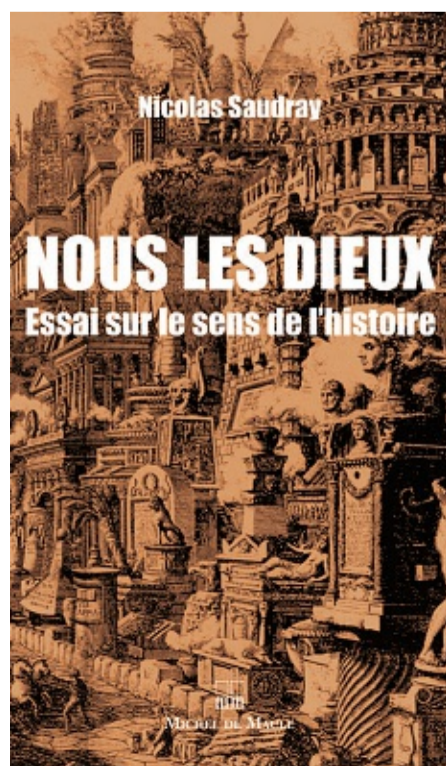
Du grand historien britannique Edward P. Thompson (1924-1993), *La Formation de la classe ouvrière anglaise* (1963 ; EHESS-Gallimard-Seuil, 1988) fait figure de classique. Son gros ouvrage *Custom in Common* (1991) restait à traduire. C'est chose faite, sous le titre *Les Usages de la coutume*. Voici donc à disposition – avec une bonne introduction ainsi qu'une bibliographie exhaustive –, cet ouvrage que l'historien avait lui-même tardé à signer, et qu'il composa en 1990 à partir d'articles produits depuis le milieu des années 1960. S'y dessine, selon les lignes forces du travail de Thompson, historien engagé, marxiste hétérodoxe, le portrait d'une société anglaise en proie à des sourdes luttes, à des oppositions souterraines, mais parfois ouvertes et même sanglantes, entre la noblesse et les classes populaires. Thompson, qui popularisa l'idée d'une « histoire d'en dessous », eut une importance décisive pour toutes les historiographies tentant de renverser les rapports de pouvoir. ■ J. CL.

► **Les Usages de la coutume. Traditions et résistances populaires en Angleterre, XVII^e-XIX^e siècles** (*Customs in Common*), d'Edward P. Thompson, traduit de l'anglais par Jean Boutier et Arundhati Virmani, EHESS/Gallimard/Seuil, « Hautes études », 704 p., 30 €.

Révolution, feuille de route

Comme le laisse envisager son titre, le livre de Srđja Popović est parcouru d'un humour caustique. Il n'en traite pas moins d'un sujet extrêmement sérieux. Popović fut l'un des leaders d'Otpor!, le mouvement non violent qui a renversé le dictateur serbe Slobodan Milosevic en 2000. Conscient de la richesse de l'expérience acquise, il a monté, avec quelques autres, des stages d'initiation aux techniques de résistance pacifistes, largement inspirées du chercheur américain Gene Sharp. Quelles sont les aspirations et les réactions de ceux qui viennent les suivre ? C'est l'objet de l'ouvrage : raconter comment, sous les lumières blafardes des salles de conférence d'hôtels, Egyptiens, Maldiviens, Syriens, Ukrainiens ont acquis, durant des sessions de quelques jours, des méthodes pour renverser le pouvoir. Et quelques enseignements de sagesse : le premier est que « la chance compte ». ■ J. CL.

► **Comment faire tomber un dictateur quand on est seul, tout petit et sans armes** (*Blueprint For Revolution*), de Srđja Popovic, avec Matthew Miller, traduit de l'anglais par Françoise Bouillot, Payot, 286 p., 15 €.



Nicolas Sautray

Une réflexion sur l'aventure humaine et le destin des civilisations (commençant avant les singes et s'achevant après notre espèce).

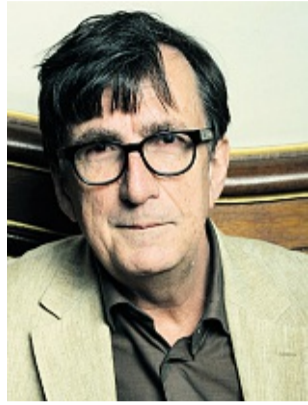
L'humanité pourra-t-elle s'évader d'une Terre vouée à être carbonisée ?

ÉDITIONS MICHEL DE MAULE micheldemaule.com [diffusion CDE/Sodis]

PROGRAMME

Vendredi 13 novembre

OUVERTURE
9h30 Introduction



10 heures
LEÇON INAUGURALE

► **Bruno Latour, sociologue et philosophe**
Je voudrais proposer une règle de vie assez simple pour ceux qui parlent en termes de pouvoir. Il ne faut dénoncer le pouvoir que si cette dénonciation donne du pouvoir à ceux à qui on s'adresse. Il est inutile de le dénoncer si c'est pour offrir une leçon d'impuissance. Il faut donc se méfier du pouvoir en deux sens distincts. Se méfier au sens ordinaire de l'exercice du pouvoir, mais aussi, en un deuxième sens, en se méfiant

Bruno Latour.
MIGUEL MEDINA/AFP

de l'usage inconsidéré de la notion d'un pouvoir que l'on dénoncerait sans offrir un chemin praticable qui permettrait de réagir. Décrivez la falaise, oui, mais désignez les prises qui permettent d'y grimper.

RAPPORTS DE POUVOIR

15 heures Luc Boltanski, sociologue
15 h 30 Nathalie Heinich, sociologue
16 heures Alban Bensa, anthropologue
16 h 30 Karine Grévin-Lemercier, juriste
17 heures Pause
17 h 15 – 18 h 15 Forum

► Luc Boltanski

Le lieu du pouvoir : entre l'officiel et l'officieux

La question de savoir où se trouve le pouvoir est omniprésente dans les préoccupations des acteurs sociaux, surtout en situations de crises sociales et politiques. Au pouvoir officiel, celui qu'exercent des dirigeants mandatés par des institutions, les acteurs sociaux, particulièrement quand ils se jugent victimes d'injustice, opposent les pouvoirs officieux de collectifs flous agissant en sous-main. C'est en analysant cette figure que l'on peut espérer, sinon déterminer le lieu du pouvoir, au moins comprendre l'inquiétude que suscite son introuvable identification.

► Nathalie Heinich

Oublier « le » pouvoir ?

Que peut apporter la sociologie à la question de savoir où est le pouvoir ? D'abord, il lui faut s'interroger sur la différence entre une posture de recherche et une posture militante, qu'appelle particulièrement la problématique du « pouvoir ». Ensuite, elle doit décomposer la notion de « pouvoir », au singulier, pour observer les différentes façons dont « les » pouvoirs peuvent s'exercer. Enfin, prenant acte du fait que « le » pouvoir, au singulier, implique une charge critique, elle peut dès lors « oublier le pouvoir » afin de comprendre comment tel ou tel pouvoir, dans tel ou tel contexte, peut avoir des effets aussi bien

positifs que négatifs – et, le plus souvent, positifs et négatifs à la fois.

► Alban Bensa

Si loin, si proche :

la leçon kanake

Les lieux du pouvoir sont fortement questionnés par les situations coloniales. En s'imposant, les vainqueurs jettent dans l'ombre les anciennes autorités qui deviennent alors plus ou moins clandestines. Ce feuilletage des emprises en pays dominé se soutient d'une grande diversité de légitimités et d'élaborations politiques. En Nouvelle-Calédonie kanak ancienne et contemporaine, celles-ci s'appuient sur des créations narratives sophistiquées. Les examiner permet d'entrer dans le débat par la porte d'un lointain original mais aussi très proche.

► Karine Grévin-Lemercier

La dualité du pouvoir

Où se trouve le pouvoir en droit privé ? Je répondrai à cette question tout d'abord en présentant la conception traditionnelle du pouvoir selon laquelle l'existence d'un pouvoir est déterminée par la norme attributive de pouvoir, laquelle est principalement légale ; puis, j'évoquerai une nouvelle conception du pouvoir où l'existence du pouvoir dépend d'indices factuels. L'intérêt de cette conception est d'identifier de nouveaux rapports de pouvoirs qui s'affirment parfois indépendamment de toute norme attributive de pouvoir.

Samedi 14 novembre

LE POUVOIR, UN LIEU VIDE ?

9h30 Raphaëlle Bacqué, journaliste au Monde
10 heures Michaël Foessel, philosophe
10 h 30 Jean-Claude Monod, philosophe
11 heures Pause
11 h 15 – 12 h 15 Forum

POUVOIRS FICTIFS, PUISSANCE DE LA FICTION

14 h 30 Alice Zeniter, écrivaine
15 heures Alain Mabanckou, écrivain
15 h 30 Mathieu Potte-Bonneville, philosophe
16 heures Emilie de Turckheim, écrivaine
16 h 30 Pause
16 h 45 – 17 h 45 Forum

20 h 30

SOIRÉE BD

► Jul, dessinateur

Rencontre avec le dessinateur, animée par Frédéric Potet, journaliste au Monde. Jul est dessinateur de presse et de bande dessinée. Il l'auteur, entre autres, de la série « Silex and the City » et publie le 13 novembre *La Planète des Sages 2* (lire page 2).



Extrait de « La Planète des Sages 2 », de Jul et Charles Pépin. DARGAUD

► Raphaëlle Bacqué

Les politiques ont-ils toujours du pouvoir ?

« Je serai le dernier président », avait lancé François Mitterrand, conscient que la mondialisation et l'Europe allaient ôter aux chefs d'Etat l'essentiel de leur pouvoir. Aujourd'hui, sa prédiction paraît s'être accomplie. Systématiquement contestés, moqués de toute part et objets de tous les soupçons, les responsables politiques ne font plus illusion et la réalité du pouvoir s'est déplacée vers la sphère économique et médiatique. La démocratie s'en remettra-t-elle ?

► Michaël Foessel

L'utopie du pouvoir

La recherche du lieu du pouvoir est devenue difficile tant il semble s'être disséminé dans l'économie, la politique, les médias... Au point que le lieu du pouvoir est souvent fantasmé dans des théories du complot qui assignent une cause unique à tous nos maux. La tentation de localiser le pouvoir (pour s'en emparer ou pour le combattre) est en partie contradictoire avec le projet démocratique qui repose justement sur l'absence d'un lieu réel où la vérité, la loi et le savoir seraient réunis. Ni le peuple ni ses représentants ne peuvent prétendre incarner à eux seuls la source de la légitimité. De là le fait que le partage du pouvoir l'emporte, en démocratie, sur sa localisation.

► Jean-Claude Monod

Le pouvoir, entre concentration et dépossession

Deux réponses à la question de la localisation du pouvoir ont pour elles une forme d'évidence actuelle : 1. Il y a un pouvoir par excellence, avoué et « réfléchi » : c'est l'Etat et ses appareils. 2. Mais un pouvoir plus profond et moins visible détermine tout : c'est l'économie financiarisée. Ces deux réponses ne sont pas contradictoires ; il faut plutôt déterminer quelle combinaison inégale de ces puissances définit aujourd'hui une « gouvernance » qui vide de son contenu une aspiration fondamentale : le pouvoir du peuple de décider de son sort.

► Alice Zeniter

Pouvoir de la fiction

La vérité – et peut-être encore davantage la vérification – occupent aujourd'hui une part colossale dans tout débat, public ou privé. Corollairement, une peur obsessionnelle du mensonge et une dénonciation violente de tout ce qui ressemble à ce dernier se répandent dans notre société, notamment sur la Toile. Toutes les cinq minutes, quelqu'un s'exclame : « On nous ment ! » (ce fait n'est pas vérifiable). En tant qu'écrivaine, j'ai fait le choix de la fiction. Cela fait-il de moi une menteuse ? Quel est le pouvoir de la littérature de fiction aujourd'hui ?

► Alain Mabanckou

Libérer le réel par le roman

Le romancier africain a-t-il le pouvoir de réveiller les consciences d'une Afrique encore malade des séquelles de la colonisation ? Dans quelle mesure peut-on parler aujourd'hui de l'engagement de l'écrivain africain ?

► Mathieu Potte-Bonneville

Politiques de la fiction

En mettant en scène la trajectoire qui conduit de la conquête du pouvoir aux servitudes de son exercice, les fictions contemporaines semblent porter sur la politique un regard désabusé. En réalité, elles mettent en lumière une double nécessité : ne pas être dupe des fantasmes de toute-puissance pour considérer de manière lucide la réalité des rapports de forces et des jeux de domination dans le monde contemporain ; mais mesurer, aussi, qu'il n'est pas d'action politique sans le support et le secours d'un imaginaire. Comment, alors, éviter le spectre et la contagion de la déception ?

► Emilie de Turckheim

Sauve qui peut !

La littérature a le pouvoir magique de « sauver ». Par elle, on se sauve : on échappe à la violence du monde pour en faire un lieu habitable (cette fuite dans la littérature n'étant pas une lâcheté ou une capitulation, mais un acte de résistance). Et la littérature sauve de la mort, nous consolant du chagrin de ne pas être immortels.

Dimanche 15 novembre

RIEN À CACHER ? UN SOUPÇON DE POUVOIR

10 heures Monique Canto-Sperber, philosophe
10 h 30 Myriam Revault d'Allonnes, philosophe
11 heures Jean-François Kahn, journaliste
11 h 30 Delphine Dulong, politologue
Midi Pause
12 h 15 – 13 h 15 Forum



Christiane Taubira.
CITIZENSIDE/YANN BOHAC

15 heures
SÉANCE CONCLUSIVE :

EXERCICE ET LIMITES DU POUVOIR
Grand entretien avec **Christiane Taubira, garde des sceaux**

16 heures Pause
16 h 15 – 17 h 30 Forum

► Monique Canto-Sperber

Pouvoir, vie privée et soupçons

L'Etat dispose de la puissance de coercition et du pouvoir de surveillance. Dans une démocratie attachée à la liberté d'opinion et aussi à la protection de la vie privée, la possibilité de connaître les détails de l'existence de chacun peut-elle être limitée de manière préalable et intangible ? Passer outre cette limite revient-il à considérer les individus comme autant de suspects potentiels ? Quelle est la portée philosophique de l'affirmation « Je n'ai rien à cacher » ?

► Myriam Revault d'Allonnes

Le pouvoir : entre secrets, mensonges et vérités

Vérité et politique ne font pas bon ménage. En politique, les mensonges sont considérés comme les instruments habituels des politiciens et la vérité est souvent réputée impuissante. Ce qui conduit à interroger d'une part l'essence du pouvoir (est-il nécessairement trompeur ?) et les rapports de la vérité (mais quelle vérité ?) avec le domaine public. Le conflit entre vérité et politique prend aujourd'hui une forme inédite avec les lanceurs d'alerte, leur rôle déstabilisant et le statut qu'il convient de leur accorder en démocratie : qu'en est-il du secret et de la transparence des lieux du pouvoir et de la politique ?

► Jean-François Kahn

Où est le pouvoir ?

On pourrait imaginer une réponse absurde à la question : le pouvoir se trouve là où réside le pouvoir. Or, il arrive qu'il réside en nous. En nous individuellement : le pouvoir de la volonté. En nous collectivement : le pouvoir de la colère. A la fin de 1940, le pouvoir, apparemment, résidait à Vichy. En réalité, il résidait déjà, potentiellement, dans le refus collectif de l'oppression... Et, à Londres, dans la passion libératrice qui habitait le général de Gaulle. Dans la rencontre de ce « en lui » et de ce « en nous ». Il en est de même aujourd'hui. L'addition des pouvoirs qui résident à l'intérieur de nous-mêmes peut se révéler plus puissante que le pouvoir supposé de la finance.

► Delphine Dulong

Les femmes face au pouvoir

Malgré la mise en place de politiques visant à assurer une meilleure représentation politique des femmes, le pouvoir demeure largement aux mains d'hommes blancs issus de milieux sociaux favorisés et d'âge mûrs. En atteste la distribution inégale du pouvoir entre les hommes et les femmes dans les institutions politiques. Ces dernières ne sont toutefois pas que le simple reflet d'inégalités sociales préexistantes mais contribuent à les reproduire tout en les légitimant.

FORUM PHILO Le Monde LE MANS

Depuis sa fondation, en 1989, le Forum philo *Le Monde* Le Mans demeure fidèle à une même vocation : conjuguer l'exigence de la réflexion et le débat citoyen pour penser une question de portée philosophique en résonance aussi bien avec l'actualité qu'avec nos préoccupations quotidiennes. Trois jours durant, des intellectuels, des scientifiques, des écrivains, des artistes... dialoguent dans un esprit de transmission et de pédagogie.

Événement organisé par *Le Monde*, la ville du Mans, l'université du Maine et l'Association des amis du Forum philo *Le Monde* Le Mans, en partenariat avec France Culture et France Bleu Maine.

Les actes du Forum sont publiés aux éditions Gallimard.

Entrée libre et gratuite. Palais des congrès et de la culture du Mans. Renseignements : Forumlemondelemans.univlemans.fr et 02-43-47-38-60.

Forum animé par Jean Birnbaum, responsable du « Monde des livres ».

Sur France Culture

L'intégralité des débats de ce 27^e Forum philo *Le Monde*-Le Mans, dont France Culture est partenaire, sera diffusée à l'antenne cet été 2016 et téléchargeable en podcast sur Franceculture.fr

Sur France Bleu Maine

Vendredi 13 novembre, à partir de 7 h 45, Jean Birnbaum sera l'invité de France Bleu Maine (96.0) et répondra aux questions de la rédaction sur le thème du 27^e Forum philo *Le Monde*-Le Mans.